

McGill DAILY ledélit

DPS SPD

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Le réalisateur Spike Lee

honoré au FIFBM

Pages 10-11



ledélit

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill

Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

Incendie de batteries au lithium au port de Montréal

Gestion des batteries au lithium : quels défis ?

ELOÏSE SCHLACHET
Contributrice

Le lundi 24 septembre 2024, aux alentours de 14h30, un incendie s'est déclaré au port de Montréal, touchant un conteneur d'environ 15 000 kilos de piles au lithium. Les flammes ont été maîtrisées et éteintes au cours de la journée du mardi. Communiquée par un appel au 911, l'information a mené à la sécurisation du périmètre s'étendant entre la rue Vimont, la rue Hochelaga, l'avenue Haig et le fleuve Saint-Laurent. Les habitants ont reçu la consigne de ne pas quitter leur domicile, de couper les systèmes de ventilation, et de fermer portes et fenêtres pour éviter une exposition à des fumées toxiques. Florence, une résidente du quartier de Hochelaga et étudiante montréalaise de 22 ans, témoigne : « J'ai été notifiée des consignes directement par une alerte sur mon cellulaire. C'était surprenant de voir qu'on n'est jamais à l'abri des accidents, peu importe où on vit. »

Bien qu'un pompier ait été transporté aux urgences pour une blessure au genou, l'incendie n'a compromis la santé physique d'aucune autre personne. Le Service de sécurité incendie de la Ville de Montréal (SIM) a assuré qu'il n'y avait pas de danger immédiat concernant la qualité de l'air, bien que certains riverains aient ressenti des picotements à la gorge ou aux yeux. Cet incident met en lumière les défis multiples posés par le marché des batteries au lithium, qui connaît une demande croissante avec l'essor des technologies dites « propres ». Il soulève des questions sur la gestion de ces batteries, particulièrement dans des lieux de transit comme les ports, où cette demande accrue augmente le risque d'accidents. Une enquête est en cours au port de Montréal pour déterminer les causes précises de cet incendie.

Multiplication des risques

Avec 80% d'utilisation exclusive à la conception de batteries, le lithium-ion est essentiel pour assembler des appareils électroniques (téléphones cellulaires, ordinateurs portables...) mais aussi des véhicules électriques et des systèmes de stockage d'énergie. La production mondiale a de ce fait connu un essor important au cours des dernières années. Au Canada, l'exploitation de ce métal, qui avait été limitée de 2014 à 2020 en raison de difficultés financières, a repris de plus belle en 2021 avec la croissance exponentielle générée par le marché des véhicules électriques. Elon Musk désignait à ce titre les batteries au lithium comme le « nouveau pétrole ». Avec environ 3,2 millions de tonnes de réserve d'oxyde de lithium, le Canada, dont les mines principales se situent au Québec, près de Val-d'Or, et au Manitoba, dispose d'atouts qui lui permettront de se positionner comme un acteur clé sur le marché florissant de celui qu'on appelle « l'or blanc de l'économie verte ». Ces dernières années, le lithium est en effet devenu un matériau indispensable au déploiement d'alternatives aux voitures thermiques.

L'exploitation du lithium n'est pas exempte de risques. C'est un métal très réactif qui présente des dangers, et ce de manière accrue lorsqu'il est mal entreposé ou transporté. Lors de son utilisation dans une batterie, les ions de lithium se déplacent entre les électrodes, générant un courant électrique. Le danger survient lorsqu'une cellule entre en « emballement thermique », une réaction en chaîne au cours de laquelle la chaleur se développe extrêmement rapidement : une surcharge ou un défaut de fabrication sont autant de raisons qui peuvent engendrer ce phénomène. La moindre surchauffe ou défaillance interne peut ainsi entraîner une fuite thermique et provoquer un incendie, comme celui survenu au port de Montréal. La demande croissante amplifie *de facto* le risque d'accidents générés par l'utilisation de ce métal.

Incertitudes sur la sécurité des batteries

L'incident au port de Montréal n'est malheureusement pas un événement isolé. A moins de 600 km de là, la ville de New York a recensé 21 décès liés à des incendies de batteries au lithium entre les années 2021 et 2023, et plus d'une centaine d'accidents similaires durant cette seule année. Malgré les risques connus, les entreprises exploitantes subissent une pression du marché qui les incite à ajouter de l'énergie aux batteries, au risque de repousser les limites de sécurité. Les batteries produites pour les vélos électriques contiennent par exemple bien plus d'énergie que celles des téléphones cellulaires, ce qui les rend de fait particulièrement destructrices en cas d'incendie. À cela s'ajoutent des mauvaises conditions de stockage, l'absence de protocoles adaptés ou le vieillissement des batteries qui sont autant de facteurs qui aggravent l'incidence des incendies initiés par des batteries au lithium.

Si la récente reprise de l'exploitation du lithium au Canada a renforcé son rôle stratégique dans la transition environnementale du pays, elle s'accompagne aussi d'enjeux de taille pour assurer la sécurité tout au long du cycle de vie des batteries (de la production à l'élimination). Dans ce cadre, l'incendie

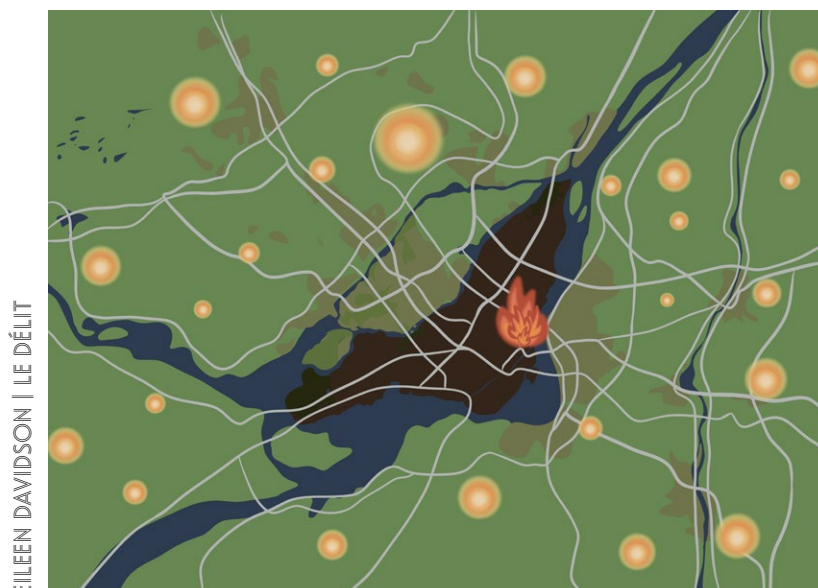
au port de Montréal ne s'inscrit que dans la continuité de la croissance du marché du lithium, et rappelle aux autorités l'urgence de revoir les normes et protocoles encadrant la manipulation des batteries. En d'autres termes, il s'agit d'investir davantage dans l'adaptation des infrastructures et l'implémentation des réglementations afin de prévenir de futurs accidents.

Lithion Technologies : recyclage innovant au Québec

Face à cette problématique, la province du Québec finance à hauteur de 2 millions de dollars l'entreprise Lithion Technologies. Celle-ci s'est donnée pour mission de créer la circularité des matériaux stratégiques au Québec et dans le monde. À travers sa filiale Recyclage Lithion, l'entreprise québécoise use d'un procédé innovant permettant de recycler les batteries au lithium et d'en récupérer 95 % des composants en produits de haute pureté (lithium, nickel, cobalt, manganèse, graphite). Ils sont ensuite utilisés pour fabriquer de nouvelles batteries aux ions de lithium.

Ouverte à Saint-Bruno en 2023, la première usine commerciale de Recyclage Lithion permet la réalisation de ce plan d'économie circulaire : elle assure le traitement mécanique des batteries, tandis qu'une seconde usine (ouverture prévue pour 2026) effectue le processus chimique de purification des métaux. Elle a également vocation à devenir un centre de formation et d'observation pour les futurs entrepreneurs dans le domaine du recyclage des batteries. L'entreprise prévoit le développement de 25 usines d'ici 2035, et des partenariats avec la Corée du Sud, les États-Unis et l'Europe sont déjà en cours.

L'incendie qui a pris place au port de Montréal lundi dernier nous rappelle les défis présents sur la route vers la transition énergétique. Si les technologies se développent rapidement, la politique doit aussi encadrer ces avancées, afin de s'assurer qu'elles ne nuisent pas à la sécurité et à l'environnement. ☹



EILEEN DAVIDSON | LE DÉLIT

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com
Vincent Maraval

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Titouan Paux
Ysandre Beaulieu
Vacant

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Harantxa Jean
Béatrice Poirier-Pouliot

Société

societe@delitfrancais.com
Jeanne Marengère
Anouchka Debionne

Environnement

environnement@delitfrancais.com
Juliette Elie
Adèle Doat

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Jade Lé

Visuel

visuel@delitfrancais.com
Stu Doré
Eileen Davidson

Photographe

visuel@delitfrancais.com
Margaux Thomas

Coordonnateur-riche-s de la correction

correction@delitfrancais.com
Malo Salmon
Lara Cevasco

Coordonnatrices réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Camélia Bakouri
Elie Nguyen

Contributeur-riche-s

Eugénie St-Pierre, Capucine Valton, Tess Guillou,
Eloïse Schlachet

Couverture

Stu Doré

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B-26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Letty Matteo

Ventes et assistance administrative

Letty Matteo

Support graphique et technique

Alice Postovskiy

Comptable

Andrea Gluck

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
India Mosca

Conseil d'administration de la SPD

India Mosca, Emma Bainbridge, Asa Kohn, Jade Lé,
Vincent Maraval, Letty Matteo.

Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont celles de leurs auteur-e-s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le Délit n'est pas affilié à l'Université McGill.

Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé. L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïd par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Journée nationale de la vérité et de la réconciliation

Commémoration et événements sur le campus.

YSANDRE BEAULIEU
Éditrice Actualités

VINCENT MARAVAL
Rédacteur en chef

Le 30 septembre marque la Journée nationale de la vérité et de la réconciliation, un jour férié fédéral au Canada depuis quatre ans, et institué six ans après la conclusion de la Commission de vérité et réconciliation du Canada (2008-2015). Cette commission avait pour objectif de poser les fondations de la réconciliation, en recueillant plus de 6 000 témoignages de survivants autochtones des pensionnats. Ces établissements avaient pour mission d'effacer la culture et les valeurs autochtones, tout en imposant une assimilation forcée des communautés autochtones à la société canadienne. Le rapport final de la commission désigne ainsi les écoles résidentielles comme des instruments ayant contribué à un génocide culturel. En ce 30 septembre, le Canada commémore ce préjudice commis par l'État canadien, et invite à une réflexion sur les effets persistants de ce chapitre de l'histoire canadienne sur les communautés autochtones.

Visite critique du campus

Dans le cadre de cette journée, plusieurs activités ont eu lieu sur le campus de McGill et dans Montréal. En matinée, la Faculté des sciences de l'éducation a organisé son annuelle « Visite critique du campus », un événement conçu pour susciter une réflexion sur les sites occupés par l'Université McGill. Afin d'introduire cet événement, plusieurs intervenants ont pris la parole devant près de 200 personnes, pour souligner l'importance de ce jour.

Celeste Pedri-Spade, vice-provost aux initiatives autochtones et membre de la Première Nation du lac des Mille Lacs, a pris la parole : « Aujourd'hui est un jour très lourd pour ma famille, ainsi que pour plusieurs membres des Premières Nations, Métis et Inuits qui ont été touchés par l'héritage des pensionnats (tdlr). » Dre Pedri-Spade a ensuite mis en avant les initiatives prises par l'Université au cours des dernières années, parmi lesquelles les 52 appels à l'action pour la vérité et la réconciliation à McGill, lancés en 2017.

L'éducation joue un rôle central lors de la Journée du chandail orange, une initiative dédiée à la commémoration des traumatismes causés par les pensionnats autochtones au Canada. Vivek Venkatesh, doyen de la Faculté des sciences de l'éducation de McGill a affirmé qu'« il est impératif que nous commençons à nous éduquer et à éduquer les nouvelles générations d'étudiants pour mieux

comprendre l'impact dévastateur des pratiques coloniales qui visent à dénigrer et à décimer la vie et l'existence même de nos communautés autochtones ».

Un étudiant autochtone de troisième année de la Faculté des sciences de l'éducation a ensuite pris la parole : « L'éducation a été utilisée comme une arme pour détruire notre peuple. Mais aujourd'hui, nous la [l'éducation, ndlr] reprenons et nous allons l'utiliser comme un outil pour sortir notre peuple de la pauvreté. »

Après cette série de discours, deux groupes d'environ 70 étudiants ont parcouru le campus pour y visiter trois sites : la maison des Premières Nations et le parcours Peel ; la bibliothèque McLennan, ainsi que le rocher Hochelaga. À chacun de ces sites, des explications sur leurs significations respectives étaient offertes.

Panel et discussions

À l'occasion de la Journée nationale de la vérité et de la réconciliation, l'École d'éducation permanente de McGill a organisé un panel intitulé « Perspectives autochtones sur la vérité et la réconciliation dans l'enseignement postsecondaire », modéré par Veldon Coburn, doyen de la Faculté de l'initiative de relations avec les Autochtones.

« L'éducation a été utilisée comme arme pour détruire notre peuple »

- Un étudiant autochtone de McGill

Les deux panélistes, Natasha MacDonald, professeure inuit à l'École d'éducation permanente de McGill, et Alicia Aragutak, récente diplômée inuit de l'École d'éducation permanente de McGill, se sont exprimées sur l'importance des institutions postsecondaires en ce qui a trait à la réconciliation. Celles-ci ont pu offrir une perspective pertinente sur la vérité et la réconciliation, fort de leurs expériences distinctes en tant que membres de la communauté inuite.

La discussion a été entamée avec une question simple, mais cruciale : comment définir la vérité et la réconciliation? MacDonald a été la première à prendre la parole, soulignant que l'histoire des écoles résidentielles - la raison d'être de la Commission de vérité et de réconciliation - n'est pas aussi lointaine que ce que nous sommes portés à croire. Faisant part d'une anecdote personnelle, elle a raconté que sa première année d'école primaire avait eu

lieu dans un externat autochtone fédéral. Elle a par la suite affirmé que l'importance « d'innover » les institutions du Nunavik « émanait d'un endroit réel et proche », référant à l'expérience récente et directe de son peuple avec le projet génocidaire de l'État canadien.

Aragutak a ensuite pris la parole, relatant l'expérience de sa propre famille, confrontée au massacre des chiens de traîneau et à la réinstallation des Inuits dans l'Extrême-Arctique canadien, deux politiques dévastatrices ciblant les communautés inuites. Elle a poursuivi en précisant que la vérité était désormais révélée au grand jour, mais qu'elle demeure un sujet sensible, difficile à aborder : « Pour les personnes autochtones, c'est épuisant de raconter son histoire sans cesse, mais c'est ce qu'il faut faire pour progresser vers la réconciliation. » Cependant, elle a soutenu que même « pour nous [les personnes Inuites, ndlr], c'est difficile de s'accorder sur ce qu'implique la réconciliation », mais qu'il était rassurant de voir que les universités comme McGill créaient un espace favorisant le dialogue.

Quant au rôle des institutions postsecondaires, le consensus entre les panélistes et le modérateur s'est rapidement éclairci, et se résume par la citation de l'honorable Murray Sinclair : « c'est l'éducation qui nous a mis dans cette situation, c'est elle qui nous en sortira ». À ce sujet, Aragutak et MacDonald soulignent néanmoins l'importance de l'accès à l'éducation postsecondaire dans les communautés inuites. Selon elles, la réconciliation nécessite, entre autres, l'auto-gouvernance des communautés autochtones, et ce, à travers l'éducation. MacDonald a conclu la conversation en citant l'importance de décoloniser l'éducation « en la rendant accessible à tous les jeunes autochtones, pas seulement à ceux qui osent quitter leurs communautés ».

Est-ce suffisant?

Malgré les initiatives prises par l'Université à l'occasion de la Journée nationale de la vérité et de la réconciliation, certains continuent de questionner ses intentions, notamment en raison de la bataille juridique l'opposant aux Mères Mohawks. Des panels et des projets comme l'Initiative de relations avec les Autochtones sont-ils suffisants pour réparer l'ampleur des torts causés par l'Université envers les communautés autochtones? Une réponse sanctionnée par l'État colonial est-elle suffisante pour garantir aux peuples autochtones leur auto-détermination et la libération qu'ils recherchent? La réconciliation est-elle suffisante si elle se confine au 30 septembre? ☹



AGA &
Appel de candidatures

Les membres de la Société des publications du Daily (SPD), éditrice du McGill Daily et du Délit, sont cordialement invités à son **Assemblée générale annuelle** :

Le mercredi 2 octobre à 18h
Centre universitaire de McGill
3480 Rue McTavish, Salle 107

L'assemblée générale élira le conseil d'administration du SPD pour l'année 2024-2025.

Les membres du conseil de la SPD se rencontrent au moins une fois par mois pour discuter de l'administration du McGill Daily et du Délit, et ont l'occasion de se prononcer sur des décisions liées aux activités de la SPD.

Le rapport financier annuel et le rapport de l'experte-comptable sont disponibles au bureau de la SPD et tout membre peut, sur demande, obtenir une copie sans frais.

Questions? chair@dailypublications.org

L'évolution du conflit Israël-Hezbollah

Une surenchère de violence inarrêtable.

Depuis l'attaque aux bipeurs et talkies-walkies de la semaine dernière, l'armée israélienne a intensifié ses frappes de missiles, désormais quotidiennes, sur le territoire libanais. L'escalade du conflit a nécessité l'intervention plus affirmée de puissances étrangères comme l'Iran. Pour rappel, le mardi 17 et mercredi 18 septembre, des centaines d'appareils de communication appartenant à des membres du Hezbollah ont simultanément explosé. À Montréal, des manifestations ont été organisées mercredi et samedi en soutien aux populations palestinienne et libanaise.

Une escalade meurtrière

L'armée israélienne revendique l'explosion des bipeurs, et les offensives ont depuis redoublé d'intensité entre Israël et le Hezbollah. Un cap inédit a été atteint ce lundi 23 septembre, avec des bombardements faisant plus de 500 morts et 1 835 blessés sur le territoire libanais. Depuis le début du conflit, le 7 octobre 2023, cet épisode est le plus meurtrier parmi les affrontements impliquant le Liban. Autant de frappes de part et d'autre de la frontière israélo-libanaise n'avaient pas été observées depuis la guerre de 2006. Le conflit qui opposait Israël et le Hezbollah il y a maintenant 18 ans avait été déclenché par un raid transfrontalier du Hezbollah sur le territoire israélien et avait duré près de 30 jours, entraînant la mort d'environ 1 600 libanais. Le Hezbollah n'avait à l'époque pas été sanctionné, malgré l'intervention de la communauté internationale, menée par les États-Unis.

Une obligation de désarmement du groupe islamiste à l'époque aurait-elle fait la différence aujourd'hui? Pour répondre à cette question, j'ai interviewé Rex Brynen, professeur à McGill et spécialiste en politique du Moyen-Orient : « Sans le Hezbollah aujourd'hui, le Liban serait dans une situation très différente. Il est évident que le Hezbollah a été appelé à se désarmer, mais il n'y avait aucune perspective réaliste de désarmement du Hezbollah en 2006 compte tenu de sa position : c'était la seule milice armée au Liban, plus puissante que l'État libanais. (tdlr) »

Des explications ambiguës

Israël justifie l'opération de lundi par la détection d'une attaque planifiée par le Hezbollah sur son territoire. L'État affirme aussi que les tirs ne visaient que des cibles du Hezbollah, déclaration nuancée par l'organisation islamiste libanaise qui soutient que la plupart des victimes étaient des personnes non-armées qui se trouvaient dans leurs maisons. Mais quelles sont



TITOUAN PAUX | LE DÉLIT

« Nous avons déjà affaire à deux guerres, une à Gaza et une au Liban. Mais ce à quoi les gens font généralement référence, c'est au conflit direct entre l'Iran et Israël. Les Iraniens ne le souhaitent pas, mais si le Hezbollah se porte très mal, il y aura une pression d'agir pour l'Iran »

- Rex Brynen, professeur de sciences politiques à McGill, expert du Moyen-Orient

alors les réels objectifs d'Israël derrière cette escalade de conflits? « Il est important de comprendre qu'Israël n'est pas un acteur unifié et que différentes parties du gouvernement israélien agissent avec des objectifs variés », explique Brynen. « L'argument avancé publiquement par Israël est lié aux attaques du Hezbollah dans le Nord d'Israël, jugées inacceptables au vu du nombre de personnes forcées de quitter leurs maisons, situation qu'ils comptent renverser en faisant monter la pression. Concernant l'argument spécifiquement lié aux attaques des bipeurs et talkies-walkies, il est rapporté que le Hezbollah était sur le point de découvrir qu'ils étaient piégés et qu'Israël a estimé qu'il devait faire un choix entre les déclencher ou les perdre. Enfin, une interprétation avancée pourrait être le souhait d'Israël de lancer une attaque terrestre. Mais ce qui est intéressant parmi toutes les explications possibles, c'est qu'elles renforcent la popularité de Netanyahu, qui est passé d'une position très impopulaire auprès du peuple israélien, à un regain de popularité politique en Israël. » En effet, le Hezbollah est considéré comme ennemi d'Israël depuis la fin de l'occupation israélienne du Sud-Liban en 2000, et malgré les accusations de corruption qui pèsent sur lui, le premier ministre a su user de sa position

dite patriarcale face aux menaces extérieures afin de regagner la confiance du peuple israélien.

Entre fuite et contre-attaque

Selon l'ONU, environ 90 000 citoyens Libanais ont pris la fuite, cherchant notamment refuge dans le reste du Liban et en Syrie. Les écoles ont prolongé leur fermeture au Sud-Liban, zone particulièrement visée depuis le début de la semaine, et jugée trop dangereuse en raison des nombreux bombardements récents dans la région. Selon Brynen, la position des Libanais vis-à-vis du Hezbollah n'est pas uniforme : « Dans les sondages d'opinion précédant l'escalade la plus récente, le Hezbollah bénéficiait d'un fort soutien au sein de la communauté chiïte, ce qui n'est pas surprenant, tandis que le soutien était très faible dans les communautés sunnites et chrétiennes. À la suite de ces attaques, je soupçonne que de nombreux Libanais sont très mécontents du Hezbollah et du début d'une guerre avec Israël. Certains Libanais pensent au contraire qu'il est important de soutenir les Palestiniens, tandis que d'autres pensent qu'Israël aurait attaqué dans tous les cas. »

Les altercations n'ont pas cessé dans la semaine, avec une riposte du

Hezbollah mardi dernier, marquée par l'utilisation de 80 roquettes tournées vers l'une des bases militaires israéliennes située dans le Nord, près de Safed, ainsi que des tirs balistiques visant le service de renseignements extérieurs israéliens ce mercredi 25 septembre. Plus d'une centaine de drones militaires ont également été envoyés sur Israël ce jeudi.

L'échec d'un apaisement

L'ONU a demandé une suspension des conflits ce mercredi, pour une durée de 21 jours, proposition qui a déjà été rejetée par le premier ministre israélien Benjamin Netanyahu. Brynen partage ses impressions concernant la proposition des Nations Unies : « Aucun des acteurs engagés dans le conflit ne souhaite un cessez-le-feu, puisque dans les deux cas, cela va à l'encontre de leurs objectifs politiques. Concernant le Hezbollah, l'organisation ne cesse depuis le 7 octobre de tirer des projectiles à travers les frontières en soutien au Hamas. Peut-être que cette démarche de médiation était une tentative pour faire bonne figure ou bien établir un cessez-le-feu à Gaza, mais cela fait des mois que les Nations Unies y travaillent sans aucun progrès, alors pour-

quoi penser que ce serait différent maintenant? »

Israël déclare par ailleurs que l'armée continuera de frapper le Hezbollah, dans un objectif de renversement des rapports de force au nord d'Israël. Cette déclaration survient alors que le Hezbollah traverse une des situations les plus critiques depuis sa création en 1982. De plus, des informations récentes rapportent que le commandant du Tsahal (acronyme hébraïque signifiant Armée de défense d'Israël) prépare ses troupes à une offensive sur le sol libanais, alors que l'ambassadeur israélien à l'ONU nie toute possibilité d'invasion. Faudrait-il alors s'inquiéter d'un changement de position soudain, qui pourrait étendre le conflit et le transformer en guerre totale? « Nous avons déjà affaire à deux guerres, une à Gaza et une au Liban. Mais ce à quoi les gens font généralement référence, c'est au conflit direct entre l'Iran et Israël. Les Iraniens ne le souhaitent pas, mais si le Hezbollah se porte très mal, il y aura une pression d'agir pour l'Iran. Une telle guerre se caractériserait par des tirs de roquettes à des centaines et des centaines de kilomètres de distance, puisque les deux États ne sont pas voisins, mais cela s'est déjà produit dans le passé. La situation pourrait donc certainement s'aggraver et, bien entendu, les choses deviendraient beaucoup plus intenses au Liban si Israël lançait une opération terrestre », affirme Brynen.

Malgré sa position jugée critique par les Nations Unies, le Hezbollah a promis de continuer les attaques vers Israël jusqu'à la libération de Gaza, engagement renforcé par la mort du chef du Hezbollah Hassan Nasrallah à la suite d'une frappe israélienne ce samedi : « Le Hezbollah a subi des coups durs, notamment l'attaque des bipeurs et walkie-talkie qui a été assez humiliante pour une organisation qui s'enorgueillit de sa sécurité opérationnelle. Ils veulent vraiment montrer leur résilience et ne vont donc absolument pas reculer », conclut Brynen.

Les prochains jours s'annoncent décisifs en ce qui concerne la tournure des événements, bien que difficiles à prédire en raison des revirements de décisions, comme l'annonce de Netanyahu à prendre part aux discussions sur le cessez-le-feu, ce vendredi 27 septembre, après avoir refusé la proposition la veille.

Cet article a été mis en page le 30 septembre. Compte tenu de la situation, les faits qui y sont relatés sont susceptibles d'évoluer. ☺

CAPUCINE VALTON
Contributeur

Apprendre le ventre vide

La clientèle étudiante des banques alimentaires a doublé en 10 ans.

EUGÉNIE ST-PIERRE
Contributrice

Entre crise du logement, hausse du prix des aliments et des frais de scolarité, il devient de plus en plus difficile pour les étudiants de vivre décemment au Québec. À McGill, tout comme dans les cégeps et les autres universités de la province, cette pression financière a des répercussions significatives sur la qualité et la quantité des aliments que les étudiants peuvent se permettre d'acheter. Beaucoup d'entre eux se voient contraints de faire des choix difficiles entre payer leur loyer et subvenir à leurs besoins alimentaires. Cette réalité se traduit par une alimentation souvent insuffisante et déséquilibrée, nuisant non seulement à leur santé, mais aussi à leur capacité à se concentrer sur leurs études.

Les données collectées dans le Bilan-Faim des Banques alimentaires du Québec illustrent bien ce phénomène : alors que les étudiants de niveau post-secondaire représen-



ronnement, il est difficile de se procurer un bon repas sain sur le campus : « La plupart des cafés et réfectoires vendent des plats très chers, et la nourriture n'y est pas très bonne, ni au niveau de la valeur nutritionnelle, ni au niveau du goût (tdlr). » Son amie

Plusieurs déplorent que l'administration de l'Université McGill n'agisse pas suffisamment pour améliorer la situation, notamment en ce qui concerne les forfaits repas et les options de restauration disponibles sur le campus. Les étudiants de première année habitant en résidence sont contraints par l'Université à acheter un forfait repas obligatoire, à hauteur de 6 300 \$ pour l'année. Or, en raison des longues files d'attente dans les cafétérias, nombreux sont ceux qui n'ont d'autre choix que de se tourner vers des alternatives parfois coûteuses par manque de temps. Même si McGill essaie de combler les besoins alimentaires de tous, le forfait repas n'est pas accessible pour tous les étudiants, particulièrement ceux ayant des allergies ou des restrictions alimentaires.

Les associations étudiantes se mobilisent

De nombreuses associations étudiantes de McGill se mobilisent pour offrir des repas sains, équilibrés et bon marché aux étudiants du campus. Parmi elles, le *Midnight Kitchen Collective* est un organisme à but non lucratif, géré par des travailleurs et des bénévoles engagés qui se consacrent à améliorer l'accessibilité à la nourriture pour les étudiants. L'organisation œuvre sur le campus du centre-ville et parraine l'association *Happy Belly*, qui propose quant à elle des repas gratuits sur le campus MacDonald. Fondé en 2002, le collectif *Midnight Kitchen* a intégré les services de l'Association

savoureux et riches en protéines. Les recettes sont exclusivement végétaliennes et sans noix, permettant ainsi à tous les étudiants de bénéficier d'alternatives nutritives et écoresponsables. De plus, l'association travaille uniquement avec des fournisseurs locaux, tels que *Moisson Montréal*, qui récupère les surplus de produits alimentaires dans les magasins et fermes de la région.

La communauté reste sur sa faim

Cet automne, l'association est en mesure d'offrir 250 repas à chaque service, un chiffre qui représente presque le double de l'année précédente. Malgré cette hausse significative, l'organisme ne parvient pas toujours à satisfaire la demande croissante sur le campus. Nat Alexander confie qu'il y a des journées où les bénévoles se retrouvent à racler les fonds de plats pour pouvoir nourrir tous les étudiants qui se présentent pour réclamer leur repas.

Le collectif *Midnight Kitchen* opère sans frais dans un local de l'AEUM, mais ce n'est pas le cas de l'association équivalente du campus MacDonald, *Happy Belly*. Celle-ci est contrainte de louer un espace de cuisine, ce qui restreint la quantité de repas gratuits qu'elle peut offrir aux étudiants. Nat Alexander déplore le fait que

« Plusieurs déplorent que l'administration de l'Université McGill n'agisse pas suffisamment pour améliorer la situation, notamment en ce qui concerne les forfaits repas et les options de restauration disponibles sur le campus »

taient 5,8% de leur clientèle en 2013, cette proportion a plus que doublé, atteignant 9,5 % en 2023.

Le 21 septembre, la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ) et l'Union étudiante du Québec (UEQ) ont donné le coup d'envoi à une campagne de mobilisation ambitieuse, visant à « renverser le poids de la précarité étudiante » à travers la province. Cet appel à l'action met l'accent sur la question de l'insécurité alimentaire, un problème de plus en plus préoccupant pour de nombreux étudiants. Les deux associations espèrent inciter les décideurs à prendre des mesures concrètes pour améliorer les conditions de vie des étudiants et garantir un accès adéquat à la nourriture pour tous.

McGill - un désert alimentaire?

Selon Lily, étudiante de deuxième année à McGill en envi-

Isabella, partageant ce constat, ajoute que les portions dans les cafés du campus sont souvent peu généreuses par rapport au prix demandé, rendant ainsi la recherche d'options abordables et saines sur le campus d'autant plus difficile pour les étudiants.

Par ailleurs, certains étudiants notent que les prix des aliments vendus dans les cafés et restaurants du campus sont souvent excessivement élevés par rapport à ceux du marché. Au café Redpath, dans le sous-sol du complexe Redpath-McLennan, les collations s'avèrent inaccessibles pour de nombreux étudiants. Par exemple, les barres *Simply Protein* sont affichées à 6,25 \$, soit plus du double de leur prix habituel de 2,69 \$ dans les magasins. Il en va de même pour les collations de la marque *Clif*, qui coûtent 4,05 \$ au café Redpath et 3,09 \$ en supermarché.

Étudiante de l'Université McGill (AEUM) en 2003. Son fonctionnement repose en partie sur une cotisation étudiante par semestre, qui a considérablement augmenté, passant de 1,25 \$ par étudiant en 2007 à 8 \$ en 2023. Cette augmentation constitue une victoire significative pour l'association : grâce au financement supplémentaire, elle peut accroître son impact sur la communauté étudiante et diversifier ses services. Aujourd'hui, *Midnight Kitchen* propose une gamme d'initiatives, dont un programme de repas gratuits organisé une à deux fois par semaine, un service de

« *Midnight Kitchen Collective* est un organisme à but non lucratif, géré par des travailleurs et des bénévoles engagés qui se consacrent à améliorer l'accessibilité à la nourriture pour les étudiants »

restauration sans frais destiné aux associations alignées avec leur mission, ainsi qu'un jardin urbain communautaire au cœur du campus.

Leur service de repas gratuits, qui se déroule tous les mercredis et parfois les jeudis, rencontre un franc succès auprès des étudiants. Lily, une des étudiantes interrogées, confie qu'elle récupère son repas gratuit presque chaque semaine depuis qu'elle a découvert le programme. Cet engouement s'explique non seulement par la gratuité des repas, mais aussi par leur valeur nutritionnelle. Nat Alexander, coordonnatrice du collectif *Midnight Kitchen*, explique que l'association s'efforce de proposer des plats équilibrés,

l'Université McGill ne prenne pas en charge la responsabilité financière de l'association. Elle affirme : « *L'Université McGill ne finance pas ces initiatives autant qu'elle le devrait, ou qu'elle le pourrait. Il est nécessaire d'exercer une plus forte pression sur l'administration, car la question du financement ne devrait pas incomber aux clubs et aux services étudiants.* »

Son témoignage illustre non seulement l'importance du collectif *Midnight Kitchen* au sein de la communauté étudiante de McGill, mais aussi le besoin urgent de trouver une solution plus durable à l'insécurité alimentaire au Québec. ☺

Ôde à la créativité en milieu académique

Rencontre avec le Building 21, incubateur d'idées créatives.

TESS GUILLOU
Contributrice

Parfois nos idées nous paraissent « trop ». Trop grandes. Trop abstraites. Trop étranges. Elles ne rentrent pas dans les normes universitaires. Et face aux défis qui nous attendent, nous devons justement apprendre à nous défaire de ces cadres. Alors, en 2017, le professeur Ollivier Dyens a mis en place une initiative : il codirige avec Anita Palmar le Building 21. Cette organisation extérieure à McGill offre un cadre à tous ces étudiants désireux de s'impliquer dans la communauté et prêts à partager un projet personnel qu'ils souhaiteraient pouvoir réaliser. Son but? Donner aux étudiants les clés pour sortir des sentiers battus, de manière à « enrichir notre parcours intellectuel », comme le souligne le codirecteur. Ce dernier m'a en effet confié s'être penché sur les questions suivantes : l'université est-elle assez créative pour le siècle qui nous attend? Pour ceux encore à venir? L'éducation permettra-t-elle d'obtenir des outils de résolution efficaces face aux problèmes qui nous attendent? Sa réponse fut sans appel : non.

Des idées inspirées par Google et MIT

Ollivier Dyens s'est inspiré de deux modèles américains. D'une part, Google X, un laboratoire créatif de la multinationale, qui concrétise des idées ambitieuses et invraisemblables en projets technologiques réalisables. D'autre part, Building Twenty-One, au Massachusetts Institute of Technology (MIT), fait office d'incubateur d'idées dont est sorti pas moins de neuf prix Nobel. Ainsi, Ollivier Dyens a fondé le Building 21, situé au 651 Sherbrooke Ouest, un bâtiment souvent méconnu de la communauté étudiante, qui offre pourtant des ressources créatives, de partage et d'imagination collective. Ce bâtiment à la porte verte accueille de nouveau les étudiants, après avoir été momentanément fermé lors des vacances d'été.

Pluridisciplinarité et humilité

Le Building 21 accueille cette semaine sa première *lighting session* : un cercle de discussion



MARGAUX THOMAS | LE DÉLIT

« Cette organisation extérieure à McGill offre un cadre à tous ces étudiants désireux de s'impliquer dans la communauté et prêts à partager un projet personnel qu'ils souhaiteraient pouvoir réaliser »

au cours duquel chacun des étudiants présents parle de son projet ; on peut penser par exemple au projet de Rebecah Kaplun et de sa recherche sur ce qu'est la sagesse. Ils conversent pendant deux heures sur leurs idées, leurs doutes et leurs réussites. Ils partagent leur point de vue sur les projets des autres et reçoivent des pistes de réflexion sur le leur, qu'il soit artistique, axé sur la science, la sociologie, la phénoménologie ou encore pluridisciplinaire. Deux étudiants ont par exemple centré leur recherche sur la formule mathématique du sublime.

Le professeur Dyens explique que nous sommes façonnés par notre éducation, on pense comme on a été formé à « penser ». Il peut nous arriver de manquer d'opportunités nouvelles d'exploration, comme les études académiques peuvent porter les étudiants à une réflexion scientifique uniforme. Le Building 21 aspire à ne pas laisser les étudiants manquer de pistes jusqu'alors inexplorées et invisibles. Ainsi, outre les *lighting sessions*, le Building 21 propose de nombreux ateliers tel que le *catlab*, mêlant poterie et art numérique. Selon le codirecteur,

la pluridisciplinarité et le partage enseignent l'humilité. En effet, les étudiants sont constamment en contact avec des personnes aux compétences et connaissances variées. De ce fait, il y existe toujours quelqu'un « plus » informé qu'eux, de plus compétent concernant un domaine particulier. L'humilité se trouve alors dans l'acte d'avouer que l'on est ignorant sur tel ou tel sujet, d'oser demander, d'oser se tromper.

« Les étudiants partagent leur point de vue sur les projets des autres et reçoivent des pistes de réflexion sur le leur, qu'il soit artistique, axé sur la science, la sociologie, la phénoménologie ou pluridisciplinaire »

Building 21 s'axe également sur « l'exploration libre des idées », notamment à travers un atelier qui se tient ce lundi 30 octobre intitulé : « discussion sur des sujets inhabituels ». Chaque idée mérite d'être réfléchie, chaque question mérite d'être posée et débattue. Par exemple : la sirène

est-elle un mammifère ou un poisson? Malgré l'apparente étrangeté de cette question, elle nous amène à réfléchir quant à notre perception du monde et la façon dont nous le catégorisons.

Ancrer son imaginaire dans des rencontres

Le Building 21 offre des moments de rencontres avec des invités de tous les horizons, dont la politique, avec notamment une rencontre avec le délégué général du Québec, qui y a expliqué comment faire son entrée en diplomatie. Un des seuls résultats escomptés au Building 21 est un changement d'état d'esprit, de façon de penser. Dans ce lieu où les notes et l'obligation de fournir des résultats concrets et tangibles sont abolies, la seule attente véritable est l'apprentissage : l'apprentissage de soi-même, d'autrui, du monde qui nous entoure et du monde tel qu'il pourrait être.

Collectifs étudiants : collaboration et engagement

Des collectifs étudiants sont également présents au Building 21 et tendent à s'y impliquer davantage. C'est notamment le cas de la Collation, le collectif de poésie francophone de McGill. Il est important de souligner que les membres des collectifs étudiants doivent s'impliquer dans la communauté du Building 21. C'est-à-dire participer à des *lighting sessions* une fois par semaine, entre autres. Un exemple de collaboration créative réalisée au Building 21 a été la traduction musicale et numérique d'un

poème écrit dans le cadre d'un atelier de la Collation. Comme me l'indique André, coordinateur de la Collation, le Building 21 permet d'appuyer les collectifs à qui l'Université offre moins de soutien, en leur offrant de nouvelles opportunités, ainsi que la création d'un véritable réseau.

Bourses et soutien

Afin d'encourager les étudiants, le Building 21 a mis en place en 2018 la bourse BLUE (*Beautiful Limitless Unconstrained Exploration*, Belle Exploration Illimitée et Sans contraintes, *tdlr*). À hauteur de 3 000 dollars canadiens, elle est accordée aux étudiants montrant un fort engagement dans la communauté afin qu'ils puissent aller jusqu'au bout de leur processus de réflexion et de réalisation de leur projet sans contraintes financières. Cette dernière est ouverte à tous les étudiants membres du Building 21, peu importe leur nationalité.

Un objectif d'expansion du projet

Les co-directeurs du Building 21 partagent des objectifs d'expansion, sans compromettre l'échelle humaine de la communauté. Ils souhaitent ainsi en préserver l'essence : l'attention personnelle qui est intimement liée au nombre restreint d'étudiants. L'idée est de multiplier le principe du Building 21 dans le monde, en conservant ses valeurs tout en l'adaptant aux conditions et aux préoccupations locales, et prévoir par la suite des mises en relation entre les diverses institutions. Des échanges entre universités sont également envisagés, notamment avec l'Université Catholique de Lille avec qui le codirecteur est actuellement en contact. Chaque pays apporte en effet sa façon de percevoir le monde. En créant des échanges entre des instituts créatifs, c'est une collectivité qui se mettra en marche vers des solutions aux enjeux politiques, sociaux, économiques ou encore écologiques. L'objectif du Building 21 est de permettre aux étudiants de partager leurs connaissances, d'apprendre d'autres cultures. De ce fait, en rencontrant, en débattant, en acceptant l'inconnu, ils n'affrontent pas l'incertitude de l'avenir mais seront capables de le créer.

Un appel à la créativité

Cette semaine, des ateliers et événements ouverts à tous invitent chacun à découvrir ce « laboratoire inversé », qualifié de « *home away from home* » (*second chez-soi*) par le Professeur Dyens. Si cela vous intéresse, passez la porte verte, laissez vos souliers à l'entrée et trouvez votre place dans cet espace d'innovation. ☺

Mademoiselle, s'il-vous-plaît!

La réalité éreintante du service de restauration à Montréal.

ANOUSHKA DEBIONNE
Éditrice Enquête

Débit ou crédit? La machine tendue vers le-la client-e, l'écran propose 10, 15 ou 20% de pourboire en fonction du service. Ancré dans la culture nord-américaine, la valeur du service rendu est explicitement attribuée à un chiffre, qui viendra s'ajouter à celui de la nourriture. À Montréal, l'un des emplois étudiants les mieux payés est celui de serveur-se : selon les chiffres de l'Association Restauration Québec (ARQ), le salaire horaire moyen d'un-e serveur-se est de 38,63\$ - un dollar de plus que celui des TAs (*Teaching Assistant* ou auxiliaires d'enseignement, *tdlr*) de McGill. Bien que ce soit une option de revenus alléchante pour une population étudiante qui a besoin de payer ses courses, son loyer et ses sorties, la pression dans le milieu de la restauration ne vaut parfois pas parfois la quantité de dollars sur la paie. Pour tenter de comprendre leur réalité qui est invisible aux yeux du-de la consommateur-ice, *Le Délit* s'est entretenu avec six serveur-se-s étudiant-e-s.

Des relations humaines malsaines

Dans un milieu de travail qui mélange toutes les générations et toutes les expériences de vie, les comportements abusifs sont fréquents : les serveur-se-s interrogé-e-s mentionnent avoir vécu des expériences comme des « tapes aux fesses », des frôlements aux hanches, et se sont même vu-e-s offrir de l'alcool par un gérant à la fin d'un quart de travail. Angelo, ancien serveur dans un bar proche de McGill, remarque qu'« à McGill, les gens qui nous entourent sont "woke", on a l'impression que ces comportements n'existent pas. Pourtant, dans ce milieu-là, il y a encore de l'homophobie et des comportements déplacés en masse ». Rania, qui travaille dans un restaurant au quartier chinois, précise que les comportements déplacés viennent aussi des client-e-s : « On est souvent confronté à des clients qui flirtent avec nous et souvent on ne sait pas comment réagir ». L'intensité des demandes des client-e-s et des gérant-e-s rend les relations humaines sur le lieu de travail toxiques. Marie, qui a servi dans un restaurant étoilé et un bar à cocktails à Montréal, se souvient que son travail était teinté d'un rapport malsain avec ses gérants : « Je respecte énormément les gens qui font ça toute leur vie, mais je ne pourrai pas. Entre micromana-



gement (microgestion) et sexisme constant, tu reçois des remarques sur ton physique et sur tes relations privées. Mes collègues hommes me prenaient pour leur assistante et me parlaient très mal lors du service. Il n'y a pas de bureau d'éthique ou de ressources humaines en restauration, ce genre de comportement est banalisé. Si tu oses te plaindre, t'es ingrate, t'es faible. » Rania a vécu une expérience similaire : « Il y a beaucoup de drames et de manigances avec les *managers* [qui ont l'âge de Rania, *ndlr*] et les gérants. Les *managers* parlent dans le dos des employés et les gérants essaient de faire en sorte que l'on se batte pour nos *shifts* (quarts de travail). » Charlotte, étudiante à McGill et ancienne serveuse dans deux bars du boulevard Saint-Laurent, relève aussi les relations très hiérarchisées dont elle a souffert : « Je trouve qu'il y a, en tout cas dans mon expérience, beaucoup de *gossip* (potins). C'était malsain à long terme. La hiérarchie entre *managers* et employés rendait aussi le travail instable - ils ont le pouvoir de me renvoyer d'un jour à l'autre ».

« Il n'y a pas de bureau d'éthique ou de ressources humaines en restauration »

- Marie, serveuse en restaurant étoilé

Un rythme éreintant

Au-delà des relations épuisantes avec le-la client-e et avec les gérant-e-s, la réalité du métier de serveur-se est teinté de conditions de travail épuisantes. Bien que le code canadien du travail stipule

que tout-e employé-e a droit à une pause non rémunérée d'au moins 30 minutes pour chaque période de cinq heures consécutives de travail, cette règle n'est souvent pas respectée en restauration. En effet, les client-e-s arrivent en continu à l'heure des repas, rendant le travail particulièrement physique. « En restauration tu n'as pas de pauses, sauf quand tu fais un double *shift* », remarque Ylan, serveuse dans un restaurant aux nombreuses tables sur la Rive-Sud de Montréal. « Même si tu as une pause diner à deux heures, on peut te demander d'aider les serveurs sur le plancher à cause de l'achalandage, et tu n'auras donc pas le temps de prendre une bouchée avant quatre heures. En plus du manque de temps pour manger, c'est un travail physique : il faut apporter des gros plateaux qui peuvent être très lourds, et, surtout, on est constamment debout en train de courir partout. » Eva, étudiante serveuse pendant l'été, ajoute à ça la difficulté de se concentrer pendant une longue période : « Il faut avoir le sourire et ne pas perdre sa concentration

pendant tellement de temps. Il faut vraiment avoir un bon cardio. »

Pas des machines

Les petits pots sur les comptoirs de service où l'on dépose des « pourboires » sont à l'origine

disposés pour que les gens pressés puissent recevoir un service plus rapide. Aujourd'hui, le pourboire est rendu presque obligatoire pour un service de table, et tous les client-e-s se sentent prioritaires et pressé-e-s. Marie et Charlotte soulignent que, dans le service à la clientèle, la patience et l'humanité peuvent se perdre : le-la client-e a tendance à oublier que le service de leur nourriture est assuré par des humains, des étudiant-e-s qui ont une vie en dehors de leur lieu de travail : « Les clients ont du mal à comprendre qu'on peut aussi avoir une mauvaise journée, recevoir une mauvaise nouvelle, que l'on est fatiguée après huit heures sur nos pieds et que si l'on ne sourit pas ou que l'on regarde mal ça n'a rien à voir avec lui. » Selon Rania, reconnaître l'humanité de celles et ceux qui nous servent peut se traduire dans des gestes concrets : « J'aimerais que l'on sache qu'on apprécie toujours les clients qui empilent les couverts et les assiettes, et qui déplacent les plats quand on en apporte un nouveau. Ceux qui ne nous regardent pas galérer sans broncher. »

Une consommation d'alcool systématique

Il est aujourd'hui amusant de s'imaginer que le pourboire eut été un temps offert aux serveur-se-s pour leur permettre de se payer un verre à boire. Aujourd'hui, la consommation d'alcool est non seulement accessible pour les serveur-se-s, mais elle est également encouragée. Charlotte, qui a travaillé dans deux bars sur le Boulevard Saint-Laurent et le Plateau Mont-Royal, soulève que la consumma-

tion d'alcool est normalisée au travail, autant par les client-e-s que par l'équipe. « Dans le premier bar où j'ai travaillé, les clients me payaient énormément de boissons et c'est dur de dire non à quelqu'un que tu sers, parce que c'est cette personne qui va te *tip* (donner un pourboire). Au deuxième bar, l'équipe avait la tradition de taper sur une certaine lampe et on prenait tous un *shot* ensemble - et ce, plusieurs fois par soir. Ça dépendait du *bartender* (serveur de bar), quand il voulait. Si toute l'équipe prend un *shot* comme ça en tapant la lampe devant tout le monde dans le bar, toi aussi, tu es incité à en prendre un. À la fin de la soirée, l'équipe entière est alcoolisée. Certain-e-s consomment même du cannabis et d'autres drogues. »

Outre ces vices qui peuvent accompagner l'emploi dans le monde nocturne, la pression est telle dans le milieu de la restauration que certain-e-s serveur-se-s peuvent être incité-e-s à prendre des drogues pour tenter de maintenir un rythme pendant le service. D'après nos sources, la réouverture des restaurants à la suite de la pandémie de COVID-19 a été particulièrement achalandée. Le stress généré par une demande exponentielle et des équipes en sous-effectif a amené certain-e-s à devenir dépendant-e-s, au détriment de leur santé.

Devenir plus humain

Avoir un emploi étudiant a le bienfait de comprendre l'autre côté du tablier, et développer de l'empathie dans toutes les sphères du service à la clientèle. Marie remarque qu'elle arrive à mieux comprendre la personne qui la sert : « Tu te rends compte à quel point la plus simple gentillesse est hyper importante. Bonjour, merci, un compliment, bonne journée, bon courage, un sourire. Toutes ces choses là, si simples à faire, permettent de rendre le travail du serveur un peu plus simple et agréable. Être patient et comprendre que l'on ne sait pas ce qu'il se passe dans la vie des autres ». Rania, elle, s'assure de « toujours empiler les plats avant de partir », et Ylan offre un plus grand pourboire.

Montréal est une ville vibrante qui regorge de restaurateur-ice-s et d'expériences gustatives, et le message unanime de leurs employé-e-s est d'ouvrir les yeux sur la réalité de celui ou celle qui sert!

Le Délit se dégage de toute incitation à consommer Alcool et Drogues. ☹

Garder tout et pour toujours

Le *hoarding* chez les étudiant·e·s universitaires.

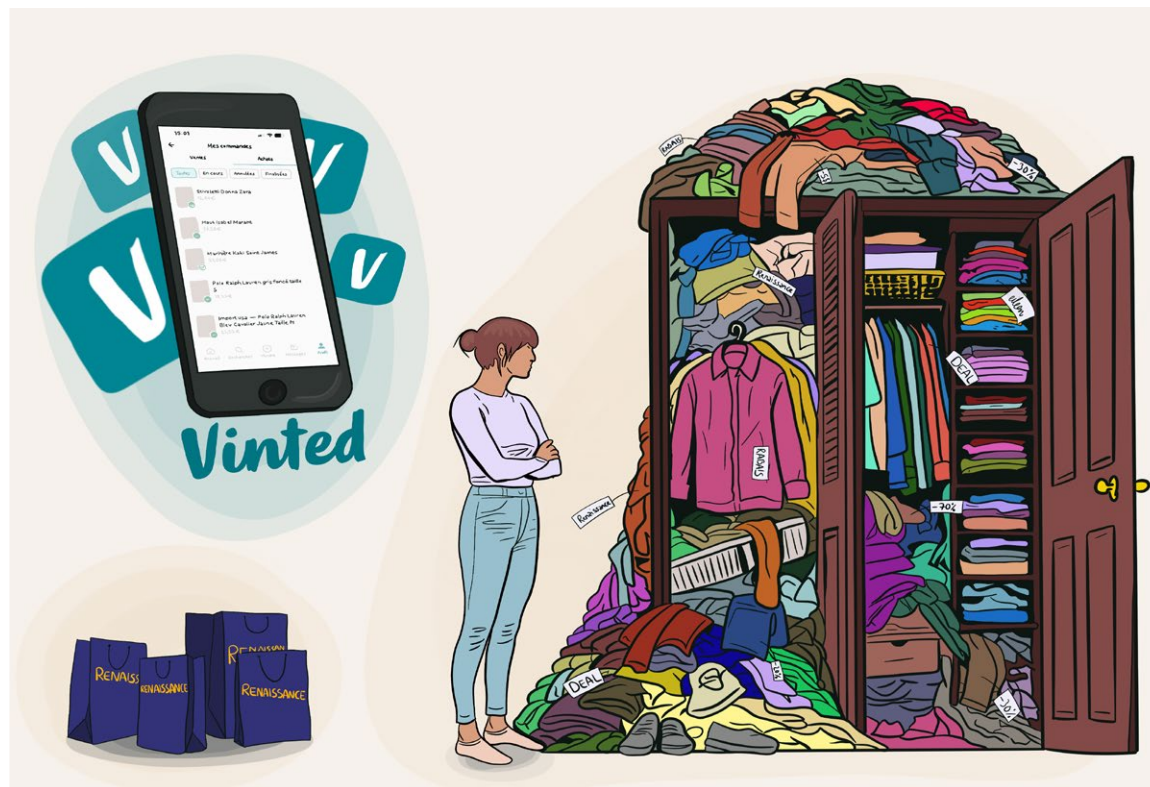
La semaine dernière, ma mère m'a forcée à faire un grand ménage de mon placard, me poussant à trier les vêtements que j'ai accumulés depuis déjà plusieurs années, mais dont j'avais refusé de me départir. J'ai fait trois piles : les « je garde absolument, je ne pourrais jamais les donner », les « bof, je sais pas trop », et les « ça, personne, pas même la personne la moins stylée sur Terre, ne voudrait le mettre ». Après quelques heures de tri, j'ai fini par constater que la vaste majorité de mes vêtements se retrouvaient inévitablement dans la pile « à garder », et que la pile de dons demeurait obstinément assez modeste. Je me suis alors demandée si je n'étais pas, comme ma grande-tante l'avait été avant moi, une *hoarder* (syllogomaniac).

Selon le dictionnaire Cambridge, un·e *hoarder* est « une personne qui souffre d'un trouble mental les menant à vouloir conserver un grand nombre d'objets qui ne sont pas nécessaires ou qui n'ont pas de valeur (tdlr) ». Traditionnellement associé aux personnes âgées, le terme *hoarder*

« Ces objets, bien qu'ils aient pu avoir une place chère à notre cœur, évoquent aujourd'hui une signification émotionnelle disproportionnée, et les abandonner devient alors bien plus difficile que prévu »

der est généralement péjoratif et sous-entend une tendance à l'excès, une dégénération, souvent caractérisée par une perte de contrôle totale de ses moyens face à l'accumulation impressionnante d'objets.

Or, ce tri de ma garde-robe m'a fait comprendre que le *hoarding* n'est pas un phénomène réservé aux personnes âgées. Bien que ce soit à une échelle différente dans mon cas, j'en étais victime. Je crois d'ailleurs qu'il est beaucoup plus répandu chez les jeunes adultes qu'on ne le pense, en particulier chez celles et ceux de notre âge. Nous accumulons aussi, mais notre *hoarding* revêt une forme différente de celui qu'on associe aux personnes âgées vivant recluses avec pour seule compagnie leur panoplie d'objets inutiles. À notre niveau, ce sont souvent des objets de moindre valeur matérielle,



EILEEN DAVIDSON | LE DÉLIT

auxquels on accorde toutefois une grande valeur émotionnelle. Pour moi, ce sont ces vêtements que je ne porte jamais, mais dont je n'arrive pas à me départir, parce

qui implique de nombreux départs, changements de vie et expériences qui forgent l'identité. Ainsi, les objets personnels, que ce soit des bibelots ou des vêtements, peuvent devenir des ancres, des repères émotionnels dans un monde en constante évolution. L'attachement à ces objets est souvent un moyen de préserver un lien avec des moments passés ou des relations anciennes.

Cette accumulation n'est pas forcément considérée comme problématique tant qu'elle ne dépasse pas des proportions excessives. On pourrait dire que beaucoup de jeunes adultes sont des « *hoarders* en devenir » : leur collection d'objets émotionnels augmentant discrètement avec le temps. Dans mon cas, c'est la quantité de vêtements que je possédais qui avait atteint une ampleur démesurée, et il a fallu que ma mère m'accule au pied du mur pour que je prenne conscience de l'état de mon placard.

Les applications de revente

Heureusement, l'ère numérique nous donne accès à des plateformes comme Depop, Vinted, ou Facebook Marketplace qui permettent à la fois de vendre et d'acheter des articles de seconde main. Mais, ces plateformes offrent-elles un soulagement pour les *hoarders*, leur permettant de se départir de leurs biens, ou sont-elles plutôt des outils facilitant leurs tendances pernicieuses ? Ces applications offrent une nouvelle perspective sur le processus de désencombrement : plutôt que de

jeter ou donner, on peut vendre ses biens, leur permettant ainsi de circuler et d'avoir une seconde vie chez autrui, qui saura, on l'espère, les apprécier à leur juste valeur.

Cependant, ces plateformes ne permettent pas seulement de désencombrer ses placards, mais aussi de les renflouer. En effet,

« L'université représente souvent un moment de transition, qui implique de nombreux départs, changements de vie et expériences qui forgent l'identité. Ainsi, les objets personnels, que ce soit des bibelots ou des vêtements, peuvent devenir des ancres, des repères émotionnels dans un monde en constante évolution »

elles favorisent l'achat à bas prix, ce qui introduit une dynamique hautement contradictoire. Bien qu'elles offrent un moyen pratique de se débarrasser de vêtements, elles facilitent aussi l'accumulation en rendant l'achat de nouveaux articles presque aussi - voire plus - simple que la vente. Beaucoup de jeunes comme moi, en particulier dans un contexte universitaire où l'on doit jongler avec un budget serré, se voient tenté·e·s d'acheter à moindre coût. Cela crée un cycle où les placards se vident d'un côté, mais se remplissent de l'autre, sans qu'on

ait réellement réduit la quantité d'objets possédés. Dans certains cas, se débarrasser de certains objets offre même le prétexte idéal pour racheter, menant à une accumulation perpétuelle.

Ainsi, ces plateformes se situent à la croisée des chemins : elles peuvent être vues comme des outils pour réduire l'encombrement et la consommation excessive, mais elles peuvent tout aussi bien alimenter de nouvelles formes d'accumulation. À mon avis, la population universitaire est malheureusement victime de la facilité d'utilisation et des prix alléchants que ces plateformes offrent. Cela souligne à quel point le rapport aux objets dans la vingtaine est complexe : la tentation d'acheter reste toujours présente, même au milieu d'une démarche de désencombrement.

En somme, le *hoarding* dans la vingtaine est un phénomène souvent ignoré, mais, comme j'en témoigne, bien réel, particulièrement dans le milieu universitaire. Bien qu'il soit généralement perçu comme un problème affectant les personnes plus âgées, il est aussi important de souligner sa place chez les jeunes adultes. Les plateformes de revente comme Depop et Vinted offrent des solutions modernes à ce dilemme,

JEANNE MARENGÈRE
Éditrice Opinion

Magasiner en confiance

Karavel, une plateforme de vente en ligne informationnelle.

ADÈLE DOAT

Éditrice Environnement

Nombreux sont ceux qui ont tendance à diaboliser les entreprises et le monde des affaires, les accusant de n'être qu'à la recherche de profit, souvent au détriment des considérations sociales, éthiques et environnementales. À force d'être bercés par les discours d'écoblanchiment (*greenwashing*), on peut les comprendre. Néanmoins, certains clichés sont à nuancer, car ce serait adopter une vision manichéenne que de ranger tous ces acteurs dans le même panier. Certaines initiatives entrepreneuriales contribuent à leur manière à la cause environnementale et poussent vers une consommation plus raisonnée en utilisant les codes de notre modèle économique et sociétal pour le faire évoluer de sorte qu'il respecte mieux l'environnement.

Le *Délit* s'est entretenu avec les cofondateurs de l'entreprise Karavel, Karl Godin et Timothé Bouchard. Karavel est une petite entreprise québécoise de vente en ligne de produits locaux qui encourage la transition vers un mode de vie plus vert.

Acheter local et informé

Karl et Tim sont deux amis d'enfance. Ensemble, ils ont décidé de monter leur entreprise en 2019, mettant ainsi leurs carrières professionnelles au service de leur combat environnemental. À l'origine, l'idée était de créer « un genre d'Amazon, mais local », raconte Karl. Tous les deux avaient connu des difficultés dans leur vie quotidienne, en tant que consommateurs, à se renseigner sur les produits qu'ils achetaient : « On voulait acheter plus éthiquement, plus localement, et avec plus de considération pour l'environnement. Mais on avait beaucoup de difficultés à trouver des sites qui font une agrégation de bons produits, puis qui nous donnent l'évaluation de leurs impacts avant ça », explique Tim. C'est pourquoi, ils ont décidé de créer une plateforme informationnelle de magasinage en ligne, afin d'aider le consommateur à faire des achats plus responsables en connaissance de cause. Ainsi, leur plateforme cherche à répondre aux questions suivantes : est-ce

que les matières premières sont durables? Est-ce que le produit trouve ses sources à l'autre bout de la planète?

Le nom Karavel est dérivé de la caravelle, un navire à voiles utilisé lors des voyages de découvertes au 15^e siècle. Elle était aussi utilisée pour transporter de la marchandise. Karl justifie le choix : « Honnêtement, c'est juste que phonétiquement, on aime beaucoup le son, puis ce que ça peut évoquer sans né-

cessairement faire allusion à l'aspect nautique ». Aussi la plateforme Karavel accompagne le consommateur en lui donnant toutes les clés pour faire un choix éclairé et sûr. « Notre objectif, c'est d'offrir quelque chose qui soit vraiment aligné le plus possible avec nos valeurs, et celles de ceux qui ont la société, la communauté, et l'environnement en tête quand ils magasinent. Notre objectif, c'est vraiment de créer quelque chose de facile à naviguer, puis aussi

ce » suggère Karl. En effet, l'idée n'est pas d'encourager la surconsommation ou les achats inutiles.

Impact communautaire

Pour choisir les produits qu'ils mettront sur leur plateforme, Tim et Karl font non seulement attention à leur provenance, mais aussi à leurs caractéristiques environnementales. Les produits locaux permettent de réduire les émissions de gaz à effet

pas d'impact négatif sur les coraux dans les océans. Enfin, les produits ayant reçu des certifications environnementales ou sociales, ou effectuant de la compensation carbone sont également priorités.

Karavel est une entreprise qui s'engage pour la communauté, et qui n'est pas seulement intéressée par le profit. 1% de la valeur de chaque commande sur leur site est remis à un organisme environnemental. Par ailleurs, le 28 mai dernier, à l'occasion de la journée de l'hygiène menstruelle, l'entreprise a annoncé donner l'entièreté des bénéfices bruts reçus au cours de l'année de 2024 avec la vente de produits d'hygiène féminine à l'association Dignité mensuelle, qui en fournit gratuitement. « En renonçant aux bénéfices bruts, nous visons à combattre la précarité menstruelle tout en encourageant une discussion sur les enjeux éthiques associés au profit et aux produits menstruels », avaient-ils écrit sur leur site. Selon eux, « le sexe ne devrait pas avoir d'incidence sur le coût de la vie » et « l'accès aux produits d'hygiène féminine est souvent trop coûteux ».

Écologie réaliste

Tim souligne que de nombreuses entreprises cherchent aussi à avoir un impact communautaire positif, en proposant des collectes de déchets par exemple. Tim et Karl prévoient également de soutenir les artistes locaux en leur permettant d'illustrer les cartes de livraison de Karavel, livraisons qui sont neutres en carbone grâce à Shopify Planet, une applica-

tion qui compense les émissions émises lors du transport maritime des marchandises en soutenant les technologies d'élimination du carbone. Ce genre d'actions permet de faire face à un certain complexe en tant qu'entreprise en ligne qui se veut environnementale, comme l'admet Tim : « Quand on est une boutique en ligne, c'est difficile d'être complètement écolo. Il y a quand même tout le coût

environnemental lié à l'envoi. » Voilà pourquoi ils priorisent les produits qui n'ont pas un gros volume et qui n'ont pas besoin d'être transportés. Ils s'assurent aussi de rester dans la gamme des produits essentiels et de « bien informer notre clientèle pour ne pas encourager non plus la surconsommation ».

Tim et Karl partagent une philosophie réaliste de l'écologie. Leur objectif est d'accompagner leur clientèle vers des habitudes de consommation plus durables sans leur demander un changement radical de mode de vie. « C'est difficile d'être écologique à 100% », constate Karl. Il ajoute : « On a chacun nos fardeaux, on a chacun nos raisons d'agir d'une certaine façon. Nos clients, et nous-mêmes, on est tous un peu paresseux jusqu'à un certain point. Être 100% écologique, on pourrait le faire. Ce n'est pas impossible, mais ça a un impact sur notre santé mentale. Quand tu prends cette charge-là en tant qu'individu, ça devient vraiment difficile. » L'engagement de Karavel cherche à soulager la responsabilité de l'action individuelle en la rendant plus facile. « L'objectif, c'est aussi d'être réaliste dans ce que le monde est capable de faire, et de transitionner ce fardeau-là de l'individu vers les entreprises », conclut-il. Parfois, s'adapter au système économique de notre société nécessite de favoriser des changements progressifs qui à long terme auront un impact significatif sur la réduction de nos émissions de dioxyde de carbone. Tim conclut lui aussi : « C'est un petit peu ça notre mentalité pour l'ensemble des produits où parfois, on doit faire des petits sacrifices [en vendant certains produits non réutilisables, *ndlr*] pour essayer d'aller chercher plus de gens, faire grossir notre communauté. Mais c'est aussi une manière de transférer plus de gens vers des habitudes qui sont plus vertes. »

Aujourd'hui, Karavel se lance dans un nouveau chapitre et va étendre ses ventes sur des produits de qualité en se concentrant un peu moins sur l'aspect environnemental. L'entreprise garde toutefois sa ligne directrice de garder une transparence complète sur les produits qu'elle promeut afin de continuer à permettre l'achat informé. ☺



EILEEN DAVIDSON | LE DÉLIT

d'être capable de bien présenter et mettre en valeur les produits de qualité qui sont disponibles sur le marché », poursuit Karl. Les deux cofondateurs ont fait le choix de mettre l'accent sur les produits locaux, qu'ils regroupent sur leur plateforme. Tim souligne que « même les produits locaux, souvent, on ne sait pas comment ils sont faits. On ne sait pas nécessairement quelle entreprise les a faits, ni comment ».

- Karl Godin, cofondateur de Karavel

de serre causées par le transport de marchandises. Ils essayent le plus possible de sélectionner des produits sans emballages comme les shampoings solides ou avec des emballages réutilisables, compostables. Ils font également attention à leurs ingrédients et leur empreinte écologique. Karl donne l'exemple de la crème solaire disponible sur la plateforme à la fois en forme solide et en forme liquide, dont la composition n'a

« L'objectif, c'est aussi d'être réaliste dans ce que le monde est capable de faire, et de transitionner ce fardeau-là de l'individu vers les entreprises »

Le réalisateur Spike Lee honoré au FIFBM

Deux pionniers s'unissent pour célébrer la diversité au grand écran à Montréal.

BÉATRICE POIRIER-POULIOT
HARANTXA JEAN
Éditrices Culture

Mercredi dernier, l'Olympia de Montréal vibrait sous une ambiance électrisante pour l'inauguration du Festival International du Film Black de Montréal (FIFBM). Cette 20^e édition était présidée par nul autre que le légendaire cinéaste américain Spike Lee. Une file interminable serpentait la rue Sainte-Catherine, où des discussions animées se mêlaient à une attente fébrile. Alors que nous attendions devant les portes de la salle de spectacle, les paroles d'un invité nous ont saisies : « En parlant avec des jeunes de la génération Z et des adultes trentenaires, j'ai remarqué qu'ils ne connaissent pas l'œuvre de Spike Lee. » Un constat étonnant, presque inconcevable pour quiconque ayant grandi avec la filmographie du réalisateur. Comment est-ce possible que le nom de l'un des cinéastes les plus influents de notre ère n'ait pas de résonance culturelle pour les générations plus jeunes ? « S'ils connaissaient sa contribution à la culture contemporaine, une influence qui persiste sur la représentation de la communauté noire dans les médias aujourd'hui, ils verraient ce nom sous un tout autre jour », a-t-il continué.

Un mentor pour le FIFBM

En effet, depuis son premier long-métrage *She's Gotta Have It* en 1986 – qui lui a valu le Prix de la Jeunesse au Festival de Cannes – jusqu'à son premier Oscar pour *BlacKkKlansman* en 2018, l'artiste originaire de Brooklyn à New York ne cesse de repousser les limites du cinéma en tant qu'art et arme de changement social. À travers des films comme *Do the Right Thing*, *Malcolm X*, et *Mo' Better Blues*, il confronte les tensions raciales qui persistent aux États-Unis, offrant une perspective incisive sur des

« C'est simple, on doit promouvoir nos propres histoires. Qui d'autre va le faire? »

Spike Lee, réalisateur

sujets délicats. Produites sous la bannière de sa compagnie *40 Acres and a Mule Filmworks*, ses œuvres englobent une variété de formes d'expression artistique : des films aux séries télévisées, en passant par des documentaires et des clips musicaux (pensons au vidéo clip *They Don't Care About Us* (1996) de Michael Jackson). Chacune de ses productions s'avère une provocation, un appel à la réflexion ; un miroir tendu à une société qui détourne le regard de ses maux et ses mœurs.

Le mandat du FIFBM s'accorde ainsi avec celui de Spike Lee : utiliser le cinéma et l'art pour éveiller les consciences. La présence du réalisateur au festival s'imposait donc tout naturellement : au FIFBM, Spike Lee est chez lui. Cette année, il y revient pour une quatrième fois, afin d'inspirer une nouvelle génération de cinéastes. En tant que président d'honneur de cette 20^{ème} édition, le réalisateur et producteur réaffirme une conviction qui lui tient à cœur : la nécessité pour les Noir·e·s de mettre en lumière leurs créations. « C'est simple, on doit promouvoir nos propres histoires. Qui d'autre va le faire? [...] Sans ce festival, l'art de ces jeunes créateurs ne serait ni vu, ni partagé (tldr) », a-t-il affirmé lors d'une entrevue avec CTV. Ces paroles capturent l'essence même du FIFBM qui, depuis déjà deux décennies, se dédie, corps et âme, à la promotion et à la diffusion de la culture noire à travers le cinéma, en offrant une plateforme de choix aux aspirant·e·s réalisateur·rice·s issu·e·s de la diversité.

La « Reine des Festivals »

Depuis sa première édition, le FIFBM – alors intitulé le Festival du Film Haïtien de Montréal – a gagné en notoriété. Avec plus d'une centaine de films projetés un peu partout à Montréal, le FIFBM est désormais le festival de cinéma noir bilingue (français et anglais) le plus important en Amérique du Nord. Rendez-vous annuel incontournable, non seulement pour le public montréalais, mais également pour les amateur·rice·s de cinéma à l'international, le succès du FIFBM s'avère le point culminant des efforts de la fondation Fabienne Colas. Cet organisme à but non-lucratif, qui œuvre depuis 2005, vise à pallier le manque de représentation fla-



grant d'artistes noir·e·s au sein des milieux artistiques et culturels. C'est justement Fabienne Colas, présidente et fondatrice du festival, qui endosse le rôle de modératrice lors d'une conversation « à cœur ouvert » avec Spike Lee, marquant ainsi l'ouverture officielle de cette 20^e édition. Ce n'est pas un hasard qu'elle se retrouve aux côtés de ce géant du cinéma ; Colas, au cours de sa propre carrière en tant qu'actrice, réalisatrice et productrice, constate avec désarroi la sous-représentation des communautés issues de la diversité.

Fervente défenseuse de la diversité au sein des milieux artistiques et culturels, la femme d'affaires d'origine haïtienne milite continuellement pour une représentation accrue des artistes noirs et des communautés marginalisées. Sa fondation éponyme ne se limite pas aux discours : à travers ses nombreuses initiatives, dont le programme de mentorat *Être Noir·e·s au Canada*, ainsi qu'une douzaine de festivals destinés au rayonnement de la culture noire, elle sensibilise à l'importance de cet enjeu autant sur le plan local qu'international. Figure

emblématique de la culture montréalaise et canadienne, celle que l'on surnomme « la Reine des Festivals » multiplie les honneurs et les distinctions ; pas plus tard que la semaine dernière, elle devient la première femme haïtienne à obtenir la Médaille du couronnement du Roi Charles III, qui souligne son « impact significatif » sur la communauté québécoise et canadienne. En 2018, l'entrepreneure est lauréate du prestigieux « *Canada's 40 under 40* », et l'année suivante, elle est nommée l'une des 100 femmes les plus influentes du pays. Cet été, l'Université Concordia lui décerne un doctorat honorifique en beaux-arts, afin de récompenser son engagement en faveur de la diversité culturelle au Québec.

Les parcours impressionnants de ces deux pionniers nous laissent donc présager une soirée d'exception. Au programme : un tapis rouge digne des plus grandes soirées, un cocktail raffiné, la présentation des membres du jury et des films sélectionnés, ainsi qu'une rétrospective en images des œuvres marquantes de Spike Lee, le tout couronné par une conférence qui promet d'être intime et mémorable.

Un tapis rouge sous la pluie

Bien que la promotion du festival était discrète, la venue de Spike Lee a indéniablement suffi à attirer un auditoire survolté, et bientôt, la devanture de la salle de spectacle débordait d'individus. Quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber, et les invité·e·s se sont pressé·e·s de se mettre à l'abri, soucieux·ses de protéger leurs complets taillés et leurs robes de soirée. Parmi les visages familiers, nous reconnaissons quelques acteur·rice·s, plusieurs journalistes, ainsi qu'une poignée d'influenceur·se·s. Certain·e·s exhibaient fièrement leur statut VIP, tandis que d'autres affirmaient avoir été personnellement invité·e·s à la cérémonie. Pourtant, sous cette bruine, tout le monde n'attendait qu'une seule chose : l'ouverture des portes.

Lorsque nous avons enfin pu pénétrer la salle de spectacle, d'un commun accord, nous nous sommes dirigés vers l'espace cocktail, afin de discuter avec les différentes personnalités présentes. Un rideau majestueux dissimulait la scène centrale, derrière lequel se déroulaient des rencontres privilégiées avec le réalisateur.



STU DORÉ | LE DÉLIT

Nous nous sommes donc faufiles parmi les invité-e-s, et en naviguant parmi la foule, nous avons eu la chance de discuter avec Celestina Aleobua, réalisatrice du court-documentaire *Tina, When Will You Marry?* en tête d'affiche au FIFBM, et coordonatrice de l'initiative Media Inclusion pour les journalistes émergents au Toronto International Film Festival (TIFF). Son enthousiasme pour le cinéma Black et l'influence de Spike Lee transparaissent dans ses réponses à nos questions.

Cette réflexion fait écho à un débat plus large qui traverse aujourd'hui le Black Cinema. Si des œuvres comme *The Woman King* célèbrent une forme de résilience à travers des récits héroïques, elles risquent aussi d'enfermer les personnages noirs dans un registre de perfection inaccessible. Le cinéma afro-américain, tout en marquant des avancées significatives, reste souvent figé dans cette exigence de performances excessives, où les personnages noirs sont mis en scène sous un

« Tant que tu as un appareil photo et un ordinateur portable, tu peux faire un film »

- Spike Lee, réalisateur

Elle a partagé une réflexion poignante sur l'avenir du cinéma : « Je veux voir plus de "black mediocrity" (médiocrité noire), où les Noirs peuvent simplement exister sans avoir à adhérer à l'idée de la "Black excellence" (« l'excellence noire »). On n'a pas toujours besoin d'être extraordinaire », dit-elle, en faisant allusion à des films comme *Black Panther*. Je [Harantxa Jean] lui ai mentionné que j'aimerais personnellement voir un film intime et à l'eau de rose avec des personnages noirs à la manière de *Before Sunrise*, mais qu'un tel film n'existe pas pour l'instant. Elle a acquiescé : « Oui, c'est ça! Nous avons besoin de ça. »

jour triomphant. La représentation de la « Black mediocrity » est donc un appel à voir des histoires où les Noir-e-s peuvent exister avec leurs imperfections, leurs vulnérabilités, et leur humanité ; loin de l'injonction de l'exceptionnel. En ce sens, le FIFBM se positionne comme une plateforme nécessaire, où les artistes de la diaspora noire peuvent se réapproprier leurs récits et en proposer de nouveaux. À travers des œuvres souvent indépendantes, le festival offre un aperçu de ce que pourrait être un cinéma Black libéré des stéréotypes de la force ou de la victoire : un cinéma où être ordinaire est enfin célébré.

Notre conversation est interrompue par une voix provenant des hauts-parleurs, qui invite les invité-e-s à rejoindre la salle. Désireuses d'obtenir une bonne place au parterre, nous nous sommes empressées de nous installer dans les premières rangées. Bien que la série de remerciements des commanditaires nous a semblé quelque peu longue, nous comprenions qu'il s'agissait d'une formalité incontournable, et des applaudissements polis accompagnaient chaque prise de parole. L'arrivée de Fabienne Colas sur scène aussitôt fait de captiver l'audience : son énergie et sa présence transforment immédiatement l'atmosphère. Tous les regards sont tournés vers elle, prêts à entendre son discours passionné qui, bien au-delà des remerciements, promet de marquer un tournant pour le cinéma indépendant et la diversité à Montréal.

Un projet porteur d'espoir

La femme d'affaires a fait part des difficultés de promouvoir le cinéma indépendant à Montréal, évoquant les différents obstacles auxquels font face les membres de sa fondation, à commencer par la réticence de nombreuses salles de projection à diffuser ces films. Si un soupçon de frustration transparait dans ses mots, on y décèle aussi une profonde fierté. Depuis 2005, la situation a indubitablement évolué, et c'est entre les murs de l'Olympia, dans une salle pleine à craquer, que Mme Colas dévoile en primeur le projet sur lequel elle travaille d'arrache-pied : l'acquisition et la rénovation de l'ancien théâtre Cartier, situé dans le Quartier St-Henri. L'ouverture du théâtre est prévue pour 2027, au terme de rénovations majeures, qui visent à transformer l'immeuble décrépi en une salle de projection à trois étages pouvant accueillir plus de 500 personnes. Rebaptisé le « Théâtre Colas », ce projet ambitieux vise à combler le manque de lieux de diffusion pour les artistes émergents et les films d'auteur-riche-s indépendant-e-s issu-e-s de la diversité.

Fabienne Colas et Spike Lee : un duo éclatant

L'annonce de Mme Colas a ravi le public, et c'est donc devant une audience fébrile que Spike Lee a fait son entrée sur scène. Le cinéaste a salué la foule du haut de ses lunettes surdimensionnées, icônes cultissimes de sa persona d'artiste, avant de prendre place sur le fauteuil qui faisait face à Mme Colas. Quiconque ayant déjà visionné une entrevue du réalisateur amé-

ricain ne peut que constater son sens de l'humour particulier et sa langue bien pendue ; l'entretien avec Mme Colas n'y a pas fait exception. C'est d'abord avec une boutade amicale que Spike Lee a lancé le bal ; une ambiance ludique qui marque l'entièreté de la conférence.

Bien que le président honorifique ait capté l'attention par son franc-parler et son cha-

en préservant ses collaborations durables avec celles et ceux qui ont jalonné son parcours.

Une adaptation qui met en vedette Denzel Washington

L'entretien s'est néanmoins terminé sur une note positive, lorsque Spike Lee a évoqué son prochain projet, une adaptation du classique *High and Low* (1963), du réalisateur japonais

« À travers des œuvres souvent indépendantes, le festival offre un aperçu de ce que pourrait être un cinéma Black libéré des stéréotypes de la force ou de la victoire : un cinéma où être ordinaire est enfin célébré »

risme, la conversation a pris un autre tournant en abordant les élections présidentielles américaines, ce qui a légèrement détourné l'attention des spectateurs montréalais, plus intéressés par le cinéma que par des débats politiques outre-frontière. Après une vingtaine de minutes portant sur des commentaires politiques, le mécontentement de la foule était palpable : « *Talk about movies!* (Parlez de cinéma, tdlr) », a réclamé un membre de l'auditoire. Des murmures d'approbation ont salué son intervention, signalant à Mme Colas de recentrer la discussion sur la carrière de Spike Lee.

De ce fait, alors que Mme Colas mettait en avant les progrès réalisés ces dernières années en matière de diversité, elle a exprimé son désir « d'essayer » d'en faire encore davantage, ce à quoi Spike Lee a réagi avec véhémence. À cet égard, le réalisateur s'en remet à la sagesse du maître Jedi Yoda : *Do or do not, there is no try* (Fais-le, ou ne le fais pas. Il n'y a pas d'essai), une doctrine qu'il défend sans relâche à ses étudiant-e-s, en tant que professeur de cinéma à l'Université de New York.

Spike Lee adhère à l'idée que, malgré les obstacles, la réalisation de films est à la portée de tous ceux qui ont une vision. « *Tant que tu as un appareil photo et un ordinateur portable, tu peux faire un film* », a-t-il affirmé, insufflant ainsi un sentiment d'espoir et d'accessibilité à la création cinématographique. Le cinéma, en tant qu'art universel, est le reflet de la pluralité humaine, et il s'emploie à honorer cette vérité

Akira Kurosawa. L'artiste oscarisé tient à préciser qu'il s'agit d'une adaptation, et non d'une nouvelle version. Pour la cinquième fois, il travaillera avec Denzel Washington, avec qui sa dernière collaboration remonte à presque vingt ans.

Une programmation à découvrir

La 20^e édition du Festival International du Film Black de Montréal (FIFBM) s'est tenue du 25 au 29 septembre et a une fois de plus affirmé son rôle incontournable en tant que plateforme pour le cinéma indépendant et engagé, offrant au public une opportunité précieuse de découvrir des œuvres innovantes et puissantes.

La soirée de clôture du festival a présenté en avant-première *The Village Next to Paradise*, le premier long métrage du réalisateur somalien Mo Harawe. Parmi les lauréats, le prix du « Meilleur long-métrage fiction » a été décerné à Maryse Legagneur, pour son film *Le Dernier Repas*, en salle depuis le 27 septembre, tandis qu'une mention spéciale a été attribuée à *Sway* de Ramelan X Hamilton. Dans la catégorie du « Meilleur long-métrage documentaire », c'est *Igualada* de Juan Mejia qui s'est distingué, ainsi que *Code de la Peur* d'Appolain Siewe, qui obtient une mention honorable du jury. Le prix du « Meilleur court-métrage fiction » est octroyé à *L'Invulnérable* de Lucas Bacle, et la mention d'honneur de cette catégorie est décernée à *Sirènes* de Sarah Malléon. Enfin, *Un Temps Pour Soi* d'Eva Poirier est nommé « Meilleur court-métrage documentaire », alors qu'*Enchukunoto (Le Retour)* de Laissa Malih est récompensé d'une mention spéciale de la part du jury. ☺

La femme qui refuse

Le TNM nous fait connaître la vie de Suzanne Meloche.

MALO SALMON
Coordonateur de la correction

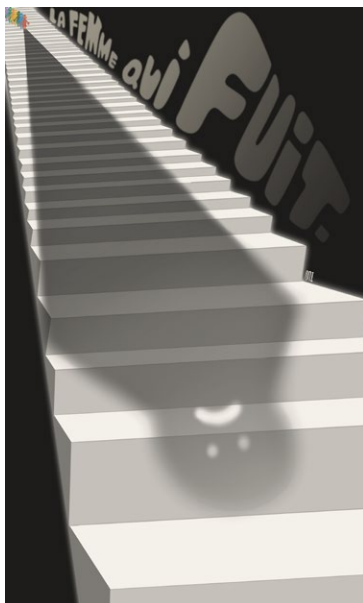
La *Femme qui fuit* marquait la première pièce présentée au Théâtre du Nouveau Monde (TNM) sous son sixième directorat. Après plus de 30 ans à la direction de l'une des institutions théâtrales les plus respectées en Amérique du Nord, Lorraine Pintal a cédé sa place à la relève en début septembre en nous offrant en héritage trois derniers spectacles auxquels elle aura ajouté un peu de sa magie (*La femme qui fuit*, *Je t'écris au milieu d'un bel orage*, *Kukum*). Le premier de ces derniers reprend le succès littéraire éponyme d'Anaïs Barbeau-Lavalette, paru en 2015, et s'annonce être une œuvre profondément féminine avec l'adaptation théâtrale sous la plume de Sarah Berthiaume et une mise en scène d'Alexia Bürger.

Le récit d'Anaïs Barbeau-Lavalette est à la fois un travail de recherche et d'imagination qui romance la vie de sa grand-mère, Suzanne Meloche, fautive de l'avoir connue. Sarah Berthiaume et Alexia Bürger

affrontent ici un défi de taille en faisant l'adaptation théâtrale d'un tel roman, dont l'essence est évanescence, sur laquelle on ne peut mettre la main ; qui fuit. S'ajoute à ce défi la pression de mettre en scène une histoire dont la popularité est encore actuelle : le public a l'image de Suzanne telle qu'évoquée par le roman encore présente dans son esprit. C'est donc par une adaptation très proche du texte original — qu'une grande partie des répliques reprennent mot pour mot — que Sarah Berthiaume approche la reprise théâtrale.

« Alexia Bürger vient chercher la dualité fuite/recherche par une mise en scène qui surplombe le spectateur »

La narration à la deuxième personne s'adapte merveilleusement au théâtre, et l'habileté avec laquelle la voix de la narratrice, interprétée par Catherine de Léan, se fond dans le récit, tient autant de la diction de la comédienne que du choix de l'agencement des répliques.



STU DORÉ | LE DÉLIT

De son côté, Alexia Bürger vient chercher la dualité fuite/recherche par une mise en scène qui surplombe le spectateur : d'énormes marches s'élèvent à partir de la scène en s'éloignant du public, l'appelant à poursuivre celle qui se trouve au sommet. De plus, la distance et la séparation entre ce que nous apercevons de Suzanne et qui elle est réellement se veut expliquée par un immense cadre que la narratrice chevauche : c'est par sa lentille seule qu'il nous

est permis de découvrir celle qui fuit. Outre cet escalier colossal, le décor simple n'est rehaussé que par des changements de lumière, laissant le récit être porté par les 18 acteurs qui, en toute harmonie, s'échangent autant la parole que le rôle de Suzanne. Cette simplicité des décors est parfois au détriment de la pièce, alors que les acteurs ont recours à des caricatures pour rappeler au public leur personnage. Parfois inutile, comme dans le cas de Paul-Émile Borduas, et d'autres fois une banalisation excessive qui relève du kitsch, comme pour l'archevêque ; ces raccourcis minent les personnages et les tableaux dont ils font part en les rejetant comme des farces tandis qu'ils sont formateurs. La vigueur du jeu d'acteur sur lequel repose donc l'histoire surcompense et le public devient quasiment intime avec Suzanne : ce n'est plus *la femme qui fuit*, mais bien *la femme qui refuse*. Proche de Suzanne, le spectateur n'a plus l'impression d'être à la poursuite de la poète, mais bien d'être à ses côtés, de l'accompagner. Son abandon de François et de Mousse n'est plus une fuite pour la liberté, mais un refus

d'en prendre soin ; ses départs pour l'Europe ou l'Amérique non plus des échappatoires de chagrin, mais bien des refus de le confronter. Cette femme que l'on cherche tout au long du roman d'Anaïs Barbeau-Lavalette n'est plus lointaine, ni effacée, ni même en fugue par rapport à l'auditoire. Elle est là, sous nos yeux, et nous l'accompagnons dans sa fuite.

L'adaptation théâtrale de *La Femme qui fuit* du Théâtre du Nouveau Monde échoue à nous faire ressentir la fugacité propre de l'œuvre littéraire, mais ce n'était peut-être pas son objectif. Par cette représentation, le public a l'impression de mieux connaître Suzanne, d'être plus près d'elle qu'à travers la lecture du roman. Qu'en penser alors ? Si vous voulez savoir qui était Suzanne Meloche, allez voir la pièce. Si vous voulez savoir qui était *la femme qui fuit*, lisez le roman.

La Femme qui fuit est présentée au Théâtre du Nouveau Monde jusqu'au 13 octobre 2024. Pour plus de renseignements, consultez le site internet du TNM. ☺

CALENDRIER

octobre 2024

CALENDRIER CULTUREL

N'oubliez pas d'écouter notre playlist du mois!
- L'équipe du Délit

Scanne-moi!!



THÉÂTRE LE BOULEVARD

Adaptation théâtrale du roman éponyme de Jean-François Sénéchal par Frédéric Bélanger.
Du 2 octobre au 2 novembre
Théâtre du Rideau Vert

OPÉRA LA SERVA PADRONA

Interprété par les étoiles montantes de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal, sous la direction du maestro Simon Rivard.
Le 8 octobre à 19h30
Salle Pierre-Mercure

THÉÂTRE LA FAMILLE ADDAMS

La comédie musicale fera son grand retour à l'Espace St-Denis juste à temps pour célébrer l'Halloween!
Du 19 octobre au 5 novembre
Théâtre St-Denis

LITTÉRATURE LES SENTIERS DE NEIGE

Nouveau roman de Kev Lambert, récipiendaire du prix Médicis 2023.
Disponible dès le 2 octobre
Éditions Hélio trope

CINÉMA FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA (FNC)

Événement incontournable pour les cinéphiles, la 53^e édition du FNC présente une sélection de 102 longs métrages et 98 courts métrages.
Du 9 au 20 octobre
Agora du Cœur des Sciences

MUSIQUE - DANSE RENDEZ-VOUS DE LA DRAG

Avec Michel Dorion et Rita Baga Premier festival célébrant la culture drag à Montréal, qui réunit plus de 75 artistes locaux et internationaux à travers des performances, spectacles, et conférences.
28 et 29 octobre
Palais des Congrès de Montréal

MUSIQUE RENDEZ-VOUS DES MUSIQUES MÉTISSÉES

Événement musical qui met en valeur les talents locaux fusionnant influences du monde, jazz, blues.
Du 3 au 6 octobre
Quartier des Spectacles

CINÉMA JOHANNE, TOUT SIMPLEMENT

Documentaire réalisé par Nadine Valcin, qui retrace la vie de Johanne Harelle, l'une des premières mannequins noires en Amérique du Nord.
Dès le 18 octobre
Cinémathèque québécoise

THÉÂTRE MA VIE EN ROUGE KUBRICK

Mise en scène par Éric Jean Adaptation théâtrale du roman de Simon Roy avec Mickaël Gouin.
Du 29 octobre au 16 novembre
Théâtre Denise-Pelletier

SPORTS MAISON NBA

Exposition qui offre aux amateur-riche-s de basketball la chance de rencontrer des légendes de la NBA et de la WNBA lors d'activités interactives.
Du 4 au 6 octobre
Crew & Collective Cafe

CINÉMA LE DEUXIÈME ACTE

Film d'ouverture de la cérémonie d'inauguration du Festival de Cannes, réalisé par Quentin Dupieux et mettant en vedette Léa Seydoux et Louis Garrel.
Dès le 18 octobre
Cinéma Beaubien

THÉÂTRE INCENDIES

Le texte de Wadji Mouawad est adapté pour la première fois sur la scène québécoise par Elkahna et Inès Talbi.
Du 30 octobre au 30 novembre
Théâtre Duceppe